

Moebius

J'écris comme je marche

Jean-Claude Brochu

Éloge de la marche

Numéro 116, printemps 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/14062ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, J. (2008). J'écris comme je marche . *Moebius*, (116), 13–17.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

JEAN-CLAUDE BROCHU

J'écris comme je marche

Sous l'invocation de Montaigne, je crois que la marche sans contraintes forme effectivement une allégorie de l'essai littéraire. L'essai m'offre le cheminement, les approches successives par circonvolutions, en somme, une écriture de promenade au cours de laquelle ma réflexion s'autorise l'erreur de l'errance, le retour sur ses pas jusqu'à l'indétermination. L'essai en tant que promenade est résistance à la marche utilitaire. Le marcheur ne voit dans l'espace qu'«un obstacle, un encombrement de vide entre un point de départ et un but¹», comme le savant associe son ouvrage à une démonstration nécessaire entre une question et sa réponse qu'il reporte trois cents pages plus loin. Je pense également à la certitude de l'automobiliste qui me klaxonne. Ces marches sont orientées quand l'intérêt de la promenade tient tout entier dans l'intervalle. La promenade n'inspire pourtant pas le respect qu'on accorde à la rigueur du parcours semé d'observations exhaustives et méthodiques entre deux points. Le parcours trace une ligne ; la promenade, un cercle où le promeneur perd son chemin. La déambulation urbaine enseigne «l'art de l'égarement²», pour reprendre une formule de Walter Benjamin à propos de Paris. J'avance en ville par un chemin que je ne retrouverais pas facilement, sans autre terminus que la marche ; tout ce que je crois savoir, c'est que je reviendrai chez moi. Cette promenade est éminemment littéraire parce qu'elle priorise, sur l'axe paradigmatique, des sélections originales défiant le sens commun et les principes de la communication. En bonne logique, tout le monde passerait par là, et moi je choisis plutôt de prendre par cette rue sans trottoir, bordée d'un flou évocateur de la cité-jardin, près du Jardin botanique de Montréal.

Mes divagations ravivent les anciennes blessures à mon pied gauche. Ça y est ! je boite. Ma démarche n'est pas constante, une enjambée suffit à trahir la faiblesse de mes articulations. J'ai tendance à vouloir me redresser le dos pour prendre ma place, corriger la convexité qu'entraîne la lecture de plusieurs vieux écrivains maniérés. En même temps, je ne veux pas attirer l'attention. Mon désir étant de ne pas trop encombrer les rues, je parle bas et cède volontiers le passage. On ne m'entend pas aller et venir. Il faut croire que c'est là mon ton, ma manière. Mon secret ? J'ai de petits pieds. Ajoutez que je ne cours jamais, que je n'ai pas le souffle pour aller au bout de quoi que ce soit. Mais je dois à la vérité de dire surtout qu'après mes multiples fractures, j'ai dû réapprendre à marcher à petits pas, reprendre conscience de ce mouvement du talon vers la pointe du pied, avec les poings près du tronc. Moi qui voulais les déployer loin du corps, je vise maintenant une autre forme d'élégance, contre mon naturel et sans trop y croire, puisqu'il semble que, peu importe la foulée, une ambition de bien marcher se confonde ici avec l'affectation : un dessein de *trop* bien marcher. Une nouvelle démarche naturelle me prescrit de retenir l'élan de mes poings comme l'écriture sans afféterie garde les points près des verbes dans des phrases courtes et journalistiques, respectueuses d'un lectorat qui consomme sans avoir le temps de relire une ligne. Qu'est-ce donc que le naturel ?

Je zigzague vers la gare. Il y a toujours quelque chose de beau dans les parages, ne serait-ce que la gare elle-même, ouverte par essence sur d'autres lieux, à diverses façons de faire et de penser. Je croise des malchanceux qui savent où ils vont. J'observe en chemin l'agencement plus ou moins heureux des portes avec l'architecture des maisons – au Québec, c'est fou comme les portes de bungalow gagnent du terrain ! J'ai l'impression que je vais rencontrer au bout de la rue Rose-Anna Lacasse en train de chercher un nouveau logement. La pensée du train escorte mes pas. Ma promenade se prolonge dans une pérégrination mentale vers la Suisse, chez Robert Walser, et je bifurque pour longer ses marges jusqu'à mes propres histoires. J'y mets un peu d'ordre, trouve un mot manquant, puis réécrit une phrase dans ma tête. Ma petite musique intérieure

s'accorde à mon pas et des phrases entières prennent ainsi forme. La marche – comme le feraient la musique ou le train – leur impose une métrique. Les imperfections des phrases d'hier se corrigent. Deux attitudes antagonistes s'affrontent ici : traîner ou non un carnet. Les partisans des mains libres soutiennent que les phrases qui ne survivent pas à la promenade ne méritent aucunement d'être conservées, leurs opposants prétendent que les noter dégage l'esprit et lui permet d'en accueillir d'autres sur le motif. La ville soudain empeste trop; je me réfugie dans le vétiver aux plis de mes bras.

Je suis un vaillant marcheur de ville. J'ai besoin de pouvoir repartir d'une librairie d'occasion en ressassant la première phrase d'un livre que j'ai rouvert par nostalgie. Avec l'inévitable bouteille d'eau, c'est tout mon fourniment. Tous les marcheurs d'une grande ville savent qu'ils ne marchent pas dans la même ville que leurs concitoyens : à Montréal, une rue du centre-ville ouest n'a rien à voir avec Hochelaga-Maisonneuve. Aujourd'hui, le badaud que je suis s'arrête ému devant une chanteuse country grimée sur la scène temporaire d'une vente de trottoir, rue Ontario. Elle s'égosille, la prénommée Madeleine, et je souris, pendant que le clocher de La Nativité me sonne le départ, au souvenir de mes parents adoptifs se berçant sur l'asphalte du stationnement de la maison familiale, au rythme de la même chanson que projetaient, par les portières et le coffre ouverts, les haut-parleurs de leur voiture. Un peu plus et je dériverais vers le romanesque.

Je marche lentement, comme les ruminants de la ferme des sœurs du Saint-Rosaire, au cœur de la ville de mon enfance. Dans ma parcelle du grand champ – que Jacques Réda appelle « son petit morceau du grand œuvre³ » –, je retourne avec ces vaches la même terre en faisant du surplace depuis trente ans. Comme elles, je finis malgré moi par remettre mes pas dans une piste de mannequin, simple trace étroite de mon passage. Je n'y résiste pas : m'échiner sans raison me contente presque par moments. Mais j'accède difficilement à la marche pure, délestée du mouvement du monde. Je n'ai pas longtemps l'immodestie de croire que la vacuité de mon pas peut me rendre intéressant pour quelques-uns de mes semblables. Ma mauvaise conscience

me rattrape et ma promenade s'agrandit alors de quelques loqueteux. J'appelle intérieurement la bénédiction divine sur eux, je les salue avec un regard attentif, et mon simple dégourdissement des jambes redevient un exercice où le moindre vent contraire, la course assourdissante d'une ambulance ralentissent mon pas pour éduquer ma sensibilité. Avec Rebecca Solnit, je me méfie de la promenade en serre chaude sur tapis de jogging, car « la marche n'y a plus aucun rapport avec la contemplation, la rencontre, l'exploration⁴ ». Ces compléments non essentiels – et d'autres – accompagnent le plus souvent le verbe *marcher* qui, par ailleurs, n'en demeure pas moins un verbe absolu. Curieusement, la marche citadine en solitaire reste une façon de faire quelque chose pour quelqu'un.

Celui qui m'accompagne, s'il existe, sent bien qu'il ne déambule jamais seul, en dépit de notre pacte de promenade qui repose sur ma spontanéité aux intersections. Il rit encore de la fois où nous avons voulu marcher en suivant un plan en escalier, selon la méthode du porte-à-porte pour les sondages : à partir du point de départ, tout droit jusqu'au prochain coin de rue ; ensuite, à droite jusqu'au coin de rue suivant, puis à gauche, etc., jusqu'à la confusion. Il admet à plus forte raison qu'il n'existe pas de rituel de promenade depuis qu'il nous a vus traverser en dehors des clous pour pister un chat. Me suivre signifie qu'il aime déjà l'influence de la prochaine entrée charretière sur notre trajet. Et s'il poursuit, c'est qu'il tient vraiment à me donner quelques illusions sur le poids de ce que je lui chuchote pour le garder à mes côtés. En complice sans complaisance, je lui laisse toute liberté de se reconnaître ou pas dans mon goût pour certaines avenues. Il conserve son droit au désaccord en se prêtant au jeu d'une conversation ambulante durant laquelle il ne m'aperçoit que de profil.

En ce début de soirée, je marche encore dans le désordre, à l'exemple de l'itinérante de mon enfance rimouskoise, la Marcheuse, alias Marie-Trotteuse, alias Notre-Dame-des-Rues – tout au plus suis-je guidé, le soir, par quelques velléités d'oisif comme de poster un mot. De même que certains s'abstiennent de passer sur les lignes creusées du trottoir, je m'applique cependant à éviter le cliché du raccourci tout tracé qui use la pelouse. Quel

est l'intérêt du plus court chemin pour un promeneur, alors que ce sont les arbres de rue qui l'appellent, une très faible pente, un terrain vague au parfum de mélilot, la récompense d'une demeure aux belles proportions où une lampe derrière la fenêtre fait doucement reluire le dos des livres ? Quelle consolation ! la présence de ces lecteurs inconnus qui marchent sur la terre en même temps que moi. J'additionne tous ces bouts de rues en mosaïste. L'enseigne d'une chaîne de magasins de chaussures fait surgir l'image de ma mère. Je glisse mon pouce jusqu'à son alliance à mon annulaire droit. Où suis-je ? Ma flânerie m'a mené devant ce qui m'attire en secret, ce dont j'avais pressenti confusément le besoin. Ce que je cherchais sans le savoir est là, un peu comme une brèche au fond d'un jardin, et je ne sais plus de quoi me parler. Cela m'arrive entre cinq et sept heures du soir, en automne, au moment de l'année où je suis le plus curieux de voir comment les autres s'arrangent avec ce qui meurt.

-
1. Jacques Réda, *Recommandations aux promeneurs*, Paris, Gallimard, 1988, 203 p., [p. 187].
 2. Cité par Rebecca Solnit, dans *L'art de marcher*, Arles, Actes Sud, coll. «Babel», 2004, 394 p., [p. 259].
 3. Réda, *op. cit.*, p. 81.
 4. Solnit, *op. cit.*, p. 340.